

Laurent Mailhot, Naïm Kattan, Gabrielle Roy

Claudine Potvin

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36504ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2006). Compte rendu de [Laurent Mailhot, Naïm Kattan, Gabrielle Roy]. *Lettres québécoises*, (122), 43–45.



Laurent Mailhot, *Plaisirs de la prose*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, 214 p., 24,95 \$.

L'esthétique de la pause

« L'authentique ou pur prosateur ne veut pas enseigner, renseigner, convertir, vaincre, convaincre, mais seulement créer, donner à voir et à entendre, à lire. »

P*laisirs de la prose* de Laurent Mailhot a reçu en 2005 le Prix de la revue *Études françaises*, prix accordé pour la contribution d'un auteur à la réflexion sur la littérature francophone contemporaine. Cet ouvrage de Mailhot constitue certes une magnifique exploration d'une « poésie de la prose » sans contraintes de genre ou de style. L'agrément que prendra le lecteur à se faire raconter ces « plaisirs de la prose » par Laurent Mailhot est d'autant plus considérable qu'il y découvrira non seulement des parcours d'écrivains et d'écrivaines sous un nouveau jour mais également la plume fouineuse d'un critique érudit. D'une phrase à l'autre, d'un titre à l'autre, d'une lecture à l'autre, Laurent Mailhot se fait promeneur averti et observateur philosophe pour le bonheur de sa, de notre lecture.

SI LA PROSE M'ÉTAIT CONTÉE...

D'entrée de jeu, Mailhot précise que si les auteurs retenus diffèrent à plusieurs titres (origine, pratiques langagières, professions) et si leurs genres et leurs styles divergent, ces écrivains ne s'en rejoignent pas moins « par leur culture, leurs sens critique, leurs exigences linguistiques, littéraires, éthiques » (p. 11). Romanciers, essayistes, poètes, « lecteurs relecteurs en même temps qu'inventeurs » (p. 11), « fabulistes, moralistes, essayistes » (p. 12), tous ces prosateurs dits « exemplaires » (Saint-Denis Garneau, Gabrielle Roy, Claire Martin, Gilles Marcotte, Gilles Archambault, Pierre Morency, Bernard Arcand et Serge Bouchard) font l'objet d'une écoute, d'un regard, d'un plaisir du texte plus que d'une analyse du langage. Ainsi, une ou deux générations étalées sur une époque, une pensée, une culture, des modes d'écriture, « trois quarts de siècle de prose forment un réseau de routes et d'embranchements qui vont et viennent du fleuve à la ville, de la campagne à la banlieue; des livres aux paysages, au dépaysement, à l'écologie, à la déconstruction des idéologies » (p. 12). Montaigne, Proust, Flaubert, Barthes, Kafka, et bien d'autres accompagnent le commentaire sur la prose de ces écrivains qui va du journal intime à la correspondance et aux mémoires, de la « phrase unique » au recueil, de la prose poétique au dialogue théâtral, du fragment à la nouvelle, de la chronique au cahier naturaliste, de la fable au commentaire, autant de grandes et de petites proses sur les misères et les joies de l'existence et de l'écriture.

Le premier chapitre intitulé « Pages du Journal et des lettres de Saint-Denis Garneau » sert d'envol au volume et offre aux lecteurs une forme de métissage des mots et de la couleur. Laurent Mailhot y traite de la rencontre du poète et du peintre avec le



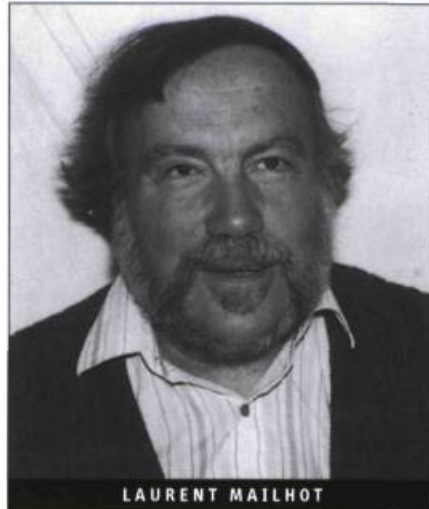
paysage et l'arbre liés aux paradigmes de la passion, du feu et de la (dé)possession. Plus qu'un exercice daté, le *Journal* de Saint-Denis Garneau lui apparaît comme un « laboratoire existentiel, lieu d'impression, esquisses, ébauches, projets immenses et réalisations partielles. La fiction (poésie et prose) y côtoie l'essai, l'analyse, la méditation, la note de lecture ou d'observation, d'écoute, de *vision* de la nature et des arts » (p. 36). L'étude montre bien à quel point Mailhot repense la prose en fonction de pauses sémantiques et stylistiques, d'une part, et de déplacements hors syntaxe, hors lieu, d'autre part.

DE GABRIELLE ROY À L'ANTHROPOLOGIE

Si, dans le cas de Saint-Denis Garneau, « l'ascèse esthétique est une éthique » (p. 61), la prose régienne se donne dans le mouvement circulaire, le voyage et la colline dont l'auteur dira que « [l]a ligne de fond est celle de la phrase qui avance à tâtons, lucidement : vers la phrase suivante et la phrase finale » (p. 102). Les *Mémoires* de Claire Martin font suite à l'évocation de Gabrielle Roy. Entre une « littérature de morceaux choisis et de ré citations, de noms et d'allusions, d'images fortes, indélébiles, à côté de pâles clichés » (p. 130-131) et la référence classique, Claire Martin installe son texte, son immense prose, dans une éthique de la révolte et de la libération. Puis il y a l'abondance de Gilles Marcotte composée de toutes les proses (études, chroniques, essais, récits, etc.). C'est précisément à l'amateur de musique, à l'écrivain d'une ville, au lecteur que s'arrête Laurent Mailhot, y reconnaissant la voix du flâneur et le regard du rêveur visionnaire capable de traverser tous les genres. Pour ce qui est de Gilles Archambault, il faudra parler « de *petite(s) prose(s)*, au pluriel et au singulier, pour désigner dans son œuvre un ensemble de textes qui vont de recueils de nouvelles, voire de pages de romans, aux billets, chroniques, maximes et *minimes*, "petites proses presque noires" et quasi-poèmes, contre-poèmes » (p. 191). Ici la prose coupe, entrecoupe, élimine la narration, s'entend ailleurs, s'affirme « sauvage ».

C'est sans doute le personnage de Pierre Morency qui rend le chapitre qui lui est consacré si attachant. Ou est-ce l'histoire d'amour d'un naturaliste avec la « lumière des oiseaux » ? Ou bien s'agit-il plutôt de cet écrivain *naturel* qui compose des histoires « pleines de bruits et de fureurs, de cris et de chants, de douceurs et de silences » (p. 242), histoires qui s'appuient sur la fable et le plaisir de faire de la littérature au milieu des racines et des feuilles. L'auteur de *Plaisirs de la prose* nous fait merveilleusement sentir la fraîcheur de cette prose « nerveuse » et « ailée » dont il affirme qu'elle « fait jouer la pensée derrière les idées, les sentiments, les sensations » (p. 264). Enfin, conclure ces instants de saveurs avec quelques « lieux communs » de deux anthropologues (Arcand et Bouchard) dont les travaux constituent une série de

mythologies du quotidien, c'est un peu revenir à la case départ. Y a-t-il de l'ordinaire dans le discours en prose ? Or, « [l]a prose a beaucoup à voir avec "l'uni, le continu", le quotidien », écrit Laurent Mailhot dans sa conclusion dont le titre « Horizon » renvoie au plaisir allongé de ces proses échevelées et simultanément si sages. « Avec la banalité, la réalité des choses, des êtres, des événements. Mais, à côté de la *réalité* "telle qu'elle est", ou telle qu'on la voit, ajoute l'auteur, il existe une réalité incomplète ou sublimée, ratée et refaite, diffractée, différée, non moins réelle, irrécusable, que la première (et dernière). » (p. 294) *Plaisirs de la prose*, là où la langue se promène. Un très beau livre d'un prosateur accompli.



LAURENT MAILHOT



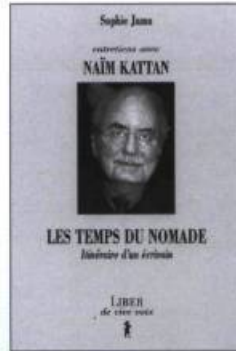


Sophie Jama, *Entretiens avec Naïm Kattan. Les temps du nomade. Itinéraire d'un écrivain*, Montréal, Liber, 2005, 252 p., 23 \$.

Je voulais être écrivain

Arabophone travaillant dans un milieu presque totalement anglophone, en voie de devenir un écrivain francophone.

L'leitmotiv de ce livre d'entretiens, « écrire » est rapidement devenu l'obsession de Naïm Kattan au cours de sa jeune existence. Cette conversation entre Sophie Jama, anthropologue et écrivaine, et Naïm Kattan se déroule autour de quatre pôles géographiques et culturels qui correspondent aux quatre parties de cet échange : 1. De Bagdad à Paris ; 2. Nouveau Monde ; 3. Littérature ; 4. Judaïsme. C'est autour de la famille, du pays, du départ en France, des études, des voyages, du séjour au Canada, des rencontres, des amitiés, du travail et de la religion que s'engage entre deux témoins un jeu de questions et réponses plutôt discret. Naïm Kattan n'est certes pas un inconnu des scènes culturelles québécoise et canadienne. Le poste de directeur du Conseil des Arts du Canada qu'il a occupé pendant vingt-cinq ans a fait de lui une personnalité dans tous les milieux artistiques canadiens. De plus, il a publié près de quarante titres (romans, nouvelles, essais et pièces de théâtre). Sans aucun doute, l'intérêt de ces confidences réside dans le fait que « cet homme de curiosité et de passion, de dialogue et de don de soi, nous propose ici son itinéraire intellectuel et raconte plus de cinquante ans d'activité littéraire » comme on le signale en quatrième de couverture.



PARLER DE SOI À MOTS COUVERTS

Que nous apprend donc ce livre sur ce « juif de Bagdad écrivant en français en Amérique du Nord » (p. 9) ? Des histoires de famille bien sûr, toujours fascinantes ; histoires de juifs et de musulmans, toujours angoissantes. Un rejet de la terre natale par contre difficile à imaginer, mais qui se comprend dans le refus encore plus systématique de l'exotisme et de la désolation, voire de l'impossible. Pas de folklore possible, besoin de se situer en dehors du regard de l'autre. De Paris, le jeune Kattan retiendra la découverte de la littérature, de Gide surtout, la fréquentation de la langue française, la difficulté de se faire une vie, de gagner sa vie, d'où la séduction de l'Amérique. Débarquer à Montréal en 1954 supposait un long travail d'adaptation qui passait par la langue (vouloir encore à tout prix écrire et écrire en français dans un milieu juif anglophone), la curiosité intellectuelle, l'appropriation d'une culture (canadienne-française catholique), d'un contexte sociopolitique et d'une histoire qui ne nous appartiennent pas ou si peu. Avec les années, le travail de l'écriture s'imposera et deviendra la raison de l'existence. C'est ce cheminement d'un homme en quête de l'histoire des autres qu'il cherche à rendre, tout autant que la sienne, qui donne à l'itinéraire de cet écrivain et à ces entretiens une force peu commune.

Il y a, cela va de soi, un certain nombre de redites (surtout dans la partie « Littérature »), propres à toute conversation. Cependant, plus qu'une répétition, la quatrième partie intitulée « Le judaïsme » semble superflue, plusieurs éléments ayant été discutés précédemment à travers le récit de la vie irakienne et du travail de rédaction et d'édition au *Bulletin du cercle juif* lors de l'arrivée à Montréal. Par ailleurs, Sophie Jama tente vainement d'entraîner son interlocuteur sur la piste glissante des relations palestino-israéliennes ; finalement, à part les remarques personnelles sur la foi et quelques retours sur la Bible, cette discussion sur le positionnement religieux tient plus du manuel que de la confidence. On perd un peu le personnage, ce qui est dommage.

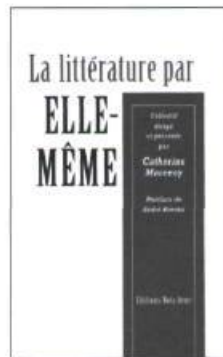


Catherine Morency (dir.), *La littérature par elle-même* (postface d'André Brochu), Québec, Nota bene, 2005, 196 p., 20,95 \$.

Mort et vie de la littérature québécoise

Responsabilité, engagement et liberté de l'écrivain.

La *littérature par elle-même* réunit les textes de deux enquêtes réalisées auprès de quelques écrivains, la première en 1962 par André Brochu et la deuxième en 2005 par Catherine Morency. Brochu avait alors posé à un certain nombre de professeurs de littérature et d'auteurs les questions suivantes : « Quelles sont les conditions nécessaires au développement d'une littérature canadienne-française authentique ? Quels éléments dynamiques en assurent la vie et l'évolution ? » (p. 5) Ces questions donnèrent lieu à onze réponses. Un peu plus



de quarante ans plus tard, Morency décida de relancer le débat et l'interrogation : « Au Québec, à quelle(s) responsabilité(s) la littérature est-elle aujourd'hui conviée ? » (p. 9) Cette fois, dix romanciers et intellectuels ont accepté de témoigner de leur expérience.

POUR UNE LITTÉRATURE « AUTHENTIQUE »

L'enquête de Brochu invitait donc, au temps de la Révolution tranquille, les écrivains à « réfléchir sur les ressorts premiers de notre littérature, ses conditions de vie » (p. 113). S'interroger sur les conditions nécessaires au développement d'une littérature canadienne-française et sur son « authenticité » posait en soi la problématique de l'identité, de la reconnaissance, de l'existence, de l'évolution, de l'héritage, bref, du rapport à l'histoire. Les commentaires recueillis par Brochu témoignaient du positionnement d'une génération qui affirmait à la fois son appartenance à une certaine tradition littéraire et à une idéologie politique, son désir de changement, son adhésion à une

pensée humaniste.

L'HUMANISME AVANT TOUT

Ainsi, à partir de considérations sociohistoriques, Paul Wyczynski affirmait que « [l]a condition essentielle à l'épanouissement de la littérature canadienne-

française est sa pleine adhésion à l'humanisme » (p. 133). C'est en ces termes (éducation, culture, civilisation, milieu d'accueil, urbanisation) que ce dernier situait (tout comme Pierre de Grandpré) l'évolution de notre littérature. À leur tour, Gérard Bessette et André Langevin insisteront sur la primauté des études et de la recherche, la formation des professeurs, l'importance d'une critique intelligente, la création de facultés de lettres, l'entrée dans la modernité, la lutte contre l'ignorance. Or, il est intéressant de noter que Wyczynski considère qu'une révolution — intellectuelle, culturelle, littéraire ou autre — ne peut « rehausser la portée des activités humaines » (p. 124), alors que Jacques Ferron, Jean-Guy Pilon et André Laurendeau insistent sur l'engagement politique. « La littérature suivra la politique » (p. 149), déclare Ferron, ce que Gabrielle Roy et Albert Le Grand reprendront à leur manière sous forme d'affirmation identitaire et langagière. S'éloignant d'un passé révolu, Brochu souligne dans sa postface que la littérature québécoise n'a plus pour mission dorénavant de construire une identité collective et que « [l]e culte des racines est fini » (p. 193). En dernier lieu, Yves Thériault remet en question la pertinence même de cette enquête. Malgré l'absence de conditions propices au développement de l'écriture, il constate que des écrivains continuent d'écrire. Et « plutôt que de perdre votre temps à des enquêtes aussi futiles que passées de mode, recommande celui-ci à l'éditeur, relevez les manches et mettez-vous à la tâche d'écrire » (p. 183).

QUAND LA LITTÉRATURE SE MET À TABLE

À la suite de l'enquête de Brochu, Morency a voulu reprendre en 2005 la question de la responsabilité de l'écrivain, sans doute pour montrer où nous en sommes aujourd'hui, pour constater l'évolution ou l'échec de notre littérature. Cependant,

les écrivains et écrivaines font éclater cette notion de responsabilité, installant le mot et l'individu à sa place. C'est sans doute le virulent texte de François Ricard, « Le point de vue de la picouille », qui pose le mieux la situation de la littérature québécoise et qui renverse jusqu'à un certain point le propos et l'objectif de ce livre. À part sa critique percutante sur ce qui s'écrit et se publie ici, il se demande : « Qu'est-ce qu'un tel mot (responsabilité/s), une telle notion peut bien faire dans une réflexion d'écrivain ? Qui, aujourd'hui, peut demander à la littérature de préciser ses "responsabilités", sinon quelqu'un qui postule qu'elle en a, la littérature, des responsabilités ? » (p. 79) Selon Ricard, littérature renvoie à liberté, à non-responsabilité. Que ce soit la compréhension de son temps de Marie-Claire Blais, l'esthétique et l'éthique de Ying Chen, la langue et l'imaginaire de Pierre Nepveu, les métaphores subversives de Catherine Mavrikakis, etc., c'est la littérature qui convie et non le contraire pour reprendre les mots de Suzanne Jacob : « C'est elle qui invite, qui ameut et rameute, qui incite et qui donne, qui partage et qui stimule, qui ouvre, qui engage, qui nous appelle, lecteurs et lectrices, à nous déligoter... » (p. 44)

Finalement, y a-t-il un véritable intérêt à reprendre la collection de Brochu ? C'est loin d'être évident. La pensée de ces écrivains et les idéologies dominantes des années soixante nous sont bien connues et l'aspect fragmentaire de ces textes ne nous informe que très peu sur la littérature du temps. Quant à la « fausse » question de Catherine Morency, elle ne permet de répondre que superficiellement au sens de l'écriture (ou marginalement, ce que les écrivains ont choisi de faire, heureusement). De plus, bien que dans l'introduction on exprime le souhait d'une comparaison entre des écrits séparés par quatre décennies, dans l'intention de montrer le chemin parcouru, aucune étude critique ne fait le point entre les deux périodes et n'offre une (re)lecture qui justifierait la collection.



Gabrielle Roy, *Rencontres et entretiens avec Gabrielle Roy 1947-1979*, Montréal, Boréal, 2005, 270 p., 25,95 \$.

Le silence et la parole : l'illusion Gabrielle Roy

Un jour, nous saurons tout, tout, tout sur Gabrielle Roy.

On a beaucoup dit à quel point Gabrielle Roy n'aimait guère se livrer aux journalistes, aux critiques ou aux collègues. Ainsi, malgré la célébrité dont elle a joui, il n'existe d'elle qu'une quarantaine d'entrevues dont l'intérêt varie considérablement. Toutefois, Nadine Bismuth, Amélie Desruisseaux-Talbot et François Ricard ont jugé que quelques entretiens (seize rencontres et entretiens de 1947 à 1979) méritaient la relecture et la publication en volume « pour leur "représentativité", pour la richesse de leur contenu, pour l'accent de sincérité et de sympathie qui s'en dégage et même pour leurs qualités d'écriture » (p. 8), pour leur intérêt documentaire et, surtout pour la connaissance de la personne et du travail de l'écrivaine.

CINQ MOMENTS DANS LA CARRIÈRE DE ROY

Le livre se divise en cinq parties qui correspondent à cinq étapes dans la vie de Gabrielle Roy : 1. 1947, cinq entrevues autour de *Bonheur d'occasion*; 2. 1951, une entrevue de Ringuet au sujet de *La petite poule d'eau*; 3. les années soixante, six entrevues sur la réussite et le contexte social; 4. 1971, une entrevue réalisée par Silver Donald

Cameron; 5. 1972-1979, trois rencontres autour de l'engagement et de l'écriture. Chacune de ces parties est précédée d'une introduction qui vise à replacer ces entrevues dans le contexte de production des œuvres de Roy.

Malgré la rigueur de l'ouvrage, l'intérêt de ces entrevues est assez inégal. Superficielles ou riches en contenu, réalisées tantôt par des écrivains, des journalistes ou des critiques (Ringuet, Rex Desmarchais, Gérard Bessette, Alice Parizeau, Jacques Godbout, Dorothy Duncan, Judith Jasmin, Silver Donald Cameron, Gilles Dorion, Maurice Émond), parues ou diffusées dans des magazines, des journaux, des revues, des études littéraires ou sur les ondes de la télévision (*Macleans Magazine*, *Cbâtelaine*, *Le Bulletin des agriculteurs*, *La Revue Moderne*, *La Gazette des Lettres*, *La Revue de Paris*, Radio-Canada, *La Presse*, *L'actualité*, *Québec français*, *La Revue populaire*), leur fonction et leur qualité dépendent des informations que l'on y cherche. À titre d'exemple, comme le signalent les éditeurs, l'entrevue de Cameron, « Gabrielle Roy : un oiseau à la fenêtre de la prison », « probablement le texte le plus riche » (p. 10), offre un panorama fort intéressant parce que l'intervieweur sait établir un climat de confiance, donner la parole à l'auteure, l'amenant à parler de son métier et de son rapport à l'écriture et à ses personnages, frôlant brièvement l'analyse littéraire.

POUR LE PLAISIR DE LA PAROLE

En conclusion, ces entretiens nous informent sur la jeunesse de l'auteure, un certain nombre de détails biographiques, la signification de l'Ouest dans le parcours de Roy, la période du succès, la production de l'œuvre, la méthode de travail, etc. Il faut ajouter également que quelques-unes de ces entrevues ne sont pas facilement accessibles au grand public et qu'il est utile de les trouver rassemblées en un volume. De prime abord, on aurait tendance à croire que ce livre s'adresse exclusivement aux chercheurs et aux spécialistes. Or, au fur et à mesure qu'on progresse dans la lecture, on réalise qu'il pique notre curiosité et que, finalement, tout lecteur de Gabrielle Roy y (re)découvrira des moments révélateurs dans la vie et la carrière de l'écrivaine manitobaine et surtout une magnifique personnalité.

